

La morale

D'un côté, on peut considérer que la morale est d'origine sociale et donc relative à une culture particulière. Toutefois, la morale est souvent considérée comme un instinct ou une connaissance rationnelle innée et universelle. Finalement, il existe un lien très étroit entre la liberté et la morale : l'homme peut choisir entre le bien et le mal parce qu'il est libre. Sa liberté lui confère donc une responsabilité morale indéniable.

I/ Une morale sociale et relative

A- Une morale liée au conformisme

1) Une morale d'obligation

Pour commencer, on peut considérer la morale comme le simple résultat d'un conformisme, d'un ensemble d'habitudes sociales. La morale ne serait donc liée qu'à l'expérience et l'éducation, plutôt qu'à une disposition innée et universelle.

Le conformisme est une tendance à se conformer aux usages, à accepter les manières de penser ou d'agir du plus grand nombre, les normes sociales.

Bergson distingue deux types de morale : la morale close et la morale ouverte.

La première est la **morale close, qui est une morale d'obligation.** Cette morale s'appuie sur l'éducation, qui nous inculque un principe d'obéissance nous obligeant à faire non pas l'extraordinaire mais le « normal ». **Elle procède donc de tout un système d'habitudes sociales** (*Les deux sources de la morale et de la religion*, 1932).

Selon **Bergson**, ce serait ainsi les professeurs ou la famille qui inculqueraient le sens de la morale. En particulier, **la religion** (à travers Dieu) ainsi que **la philosophie** (à travers la Raison) nous donnent à voir la valeur de l'humanité, qui n'est pas une donnée instinctive.

2) Une morale d'aspiration

Bergson souligne un deuxième type de morale : **la morale ouverte, qui est une morale d'aspiration.**

La morale ouverte consiste en un **appel du Héros**, de l'homme supérieur qui entraîne les hommes à sa suite. Bergson en donne quelques exemples : Socrate, Jésus-Christ et les saints du christianisme. Il ne s'agit pas d'une pression mais d'un appel, lié à l'émotion que ces personnages communiquent et qui « pousse derrière eux les multitudes enflammées, avides de les imiter ».

L'appel du héros est également une obligation, mais d'une nature différente de celle de la morale close. L'individu ressent cette obligation en lui-même, dans ses émotions.

Dans les deux cas, la morale est cependant vue par Bergson comme une obligation due à une influence extérieure, que ce soit la société ou la tradition des Héros.

B- La peur du jugement d'autrui

On peut même aller encore plus loin : la morale ne viendrait que de la peur du regard et du jugement d'autrui.

Cette idée d'une peur et d'une contrainte venant du **jugement perpétuel d'autrui** est illustrée dans *Huis Clos*, la pièce de **Sartre** (1944). Elle met en scène trois personnages arrivés en enfer. Or cet enfer n'est pas, comme tous le pensent au début de la pièce, un lieu de torture physique.

Cet enfer est en réalité **le lieu du jugement implacable d'autrui porté sur nous**, ce qui représente une souffrance bien plus grande. Il est d'ailleurs impossible d'y échapper, puisque même quand la porte est ouverte ils ne peuvent sortir du salon où ils sont retenus. L'un des trois personnages se rend compte du sens de cet enfer particulier et dit ainsi : « **Le bourreau, c'est chacun de nous pour les deux autres** ».

« **L'enfer, c'est les autres** » implique que la vie sociale est une souffrance, car le regard d'autrui et son jugement sont implacables. La vraie morale ne serait alors qu'une soumission à ce jugement d'autrui.

C- Les critiques de la morale sociale

1) La relativité de la morale

L'idée d'une morale purement conformiste, de type social, fait l'objet de critiques. Cela implique d'abord que la morale serait relative. En effet, la morale close évoquée par Bergson n'est pas une morale de l'humanité en général, mais uniquement une morale liée à des cercles fermés comme la tribu, la famille, ou une société particulière.

Pour certains, le relativisme culturel et moral est une donnée qu'il faut accepter.

C'est par exemple ce que défendent les fondateurs de l'anthropologie et de l'ethnologie. En effet, à partir du XVI^e siècle, les explorateurs découvrent les cultures primitives et développent peu à peu l'idée d'une morale relative. Par exemple, on découvre que le cannibalisme, longtemps considéré comme une pratique inhumaine et immorale, peut constituer une tradition sociale tout à fait digne dans certaines sociétés.

Montaigne dit ainsi « **Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son village** » : il montre que nous avons tendance à qualifier d'immoral les pratiques n'appartenant pas à nos propres habitudes sociales. **Il faut se défaire de cet ethnocentrisme, pour accepter l'idée d'un relativisme moral.**

Le relativisme culturel est une thèse qui affirme que les croyances et les activités mentales d'un individu dépendent de la culture à laquelle celui-ci appartient. On peut en déduire le relativisme moral, selon lequel il est impossible de déterminer une morale absolue et universelle : les valeurs morales ne sont valables qu'à l'intérieur des frontières culturelles.

Toutefois, d'autres auteurs considèrent que la relativité de la morale est une idée inacceptable. En effet, le relativisme moral et culturel impliquerait que l'on peut accepter n'importe quelle pratique, même celles qui vont à l'encontre du respect de la dignité humaine,

sous prétexte qu'elles font partie du patrimoine culturel d'un groupe. Il faudrait donc tolérer des traditions comme l'esclavage, l'excision ou la prostitution des enfants. **Il n'y aurait donc pas de morale, mais uniquement des mœurs et des usages.**

2) Le signe d'un affaiblissement

D'autre part, on peut voir dans le conformisme le signe de la faiblesse humaine ou d'un abêtissement collectif.

Pour **Nietzsche**, cette moralité n'est que le résultat d'un **abêtissement progressif de l'humanité**, qui adopte les valeurs du « **troupeau** ». C'est en fait une solution de facilité, mais par laquelle l'individu renonce à ce que la vie a d'exaltant. En effet, la moralité qui pousse à obéir à un devoir abstrait n'est qu'un **asservissement à un idéalisme qui oublie l'appel de la vie** (les exigences du corps, la joie, la « volonté de puissance »).

La moralité conformiste viendrait en fait de l'influence du christianisme (qui prône l'amour universel) et de la mentalité démocratique (qui prône l'égalité pour tous). Mais ces fausses valeurs sont synonymes de « **décadence** » tandis que les vraies valeurs sont celles des hommes « forts » qui entendent se dépasser eux-mêmes (rivalité, courage, etc.).

La moralité conformiste ne serait donc qu'un signe d'impuissance et d'abêtissement. Elle annule les singularités et elle impose à chacun une attitude faite de bassesse et d'hypocrisie.

II/ Une morale innée et universelle

A) Un instinct, un sentiment inné

On peut également considérer que la morale, loin d'être une soumission à l'ordre social, est innée et universelle. Elle serait donc une disposition naturelle de l'homme, venant du **cœur** ou de la **raison**.

Dire que la morale vient du cœur, c'est en faire un instinct ou un sentiment inné. Cet instinct, conscience morale, serait la **présence en chacun de valeurs qui lui permettent de distinguer intuitivement le bien du mal**. Dans *Émile*, Rousseau défend cette idée, en identifiant la conscience avec un principe inné de justice et de vertu. En particulier, il définit la conscience morale comme un « **instinct divin** », qui serait un moyen immédiat et infaillible de reconnaître le bien et le mal.

Plusieurs auteurs affirment ainsi que **l'homme agit moralement par instinct ou par nature** :

- Pour **Rousseau**, l'homme à l'état de nature était solitaire mais il ressentait de la **pitié**, c'est-à-dire une « répugnance innée à voir souffrir son semblable ». Ses sentiments naturels le poussaient donc à mener une vie morale et pacifique (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755).
- De même, **Adam Smith** estime que l'homme agit naturellement envers autrui selon le « **principe de sympathie** ». Son sentiment naturel de sympathie (le fait de se mettre à la place de l'autre) le pousserait toujours à agir moralement (*Théorie des sentiments moraux*).

B) Une raison innée

1) La raison pratique

De même, on retrouve chez Kant l'idée d'une morale universelle et innée. Toutefois, elle se situe cette fois du côté de la **raison** : la conscience morale peut être vue comme la volonté d'agir **consciemment et librement selon des règles morales intériorisées.**

En effet, la raison a deux versants selon Kant :

- La **raison théorique** (consacrée à la connaissance).
- La **raison pratique** (consacrée à la morale).

Pour **Kant**, « Que dois-je faire ? » est la question cruciale de l'éthique, qui doit guider le comportement de chacun. **L'homme en est capable grâce à sa raison pratique, qui lui donne une idée immédiate de la loi morale.**

2) L'impératif catégorique

Quelle est la loi morale qui doit alors guider mon action ?

Kant énonce l'**impératif catégorique**, qui est un commandement absolu devant gouverner chacun de nous. Il repose sur une logique simple : le sujet doit se demander s'il souhaite que le principe de son action (ou la maxime de son action) devienne une loi universelle. Si et seulement si la réponse est oui, il s'agit d'un acte moral.

L'impératif catégorique est un concept de la philosophie de Kant, qui correspond à ce qui doit être fait inconditionnellement et sans autre justification. Seules les actions qui suivent ce principe sont morales.

C- La condition de l'humanité

L'instinct moral ou la raison morale seraient proprement humains et seraient même la condition de l'humanité. En effet, c'est ce que défend **Rousseau** : « sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes ».

Par opposition aux hommes, les **animaux** n'ont pas de conscience du bien et du mal. Il en est de même pour les jeunes **enfants** : c'est pourquoi leurs punitions, qu'elles soient légales ou familiales, sont toujours modérées (on n'enverra jamais un enfant en prison). On a parfois tendance à considérer qu'un être est « humain » uniquement à condition qu'il agisse (dans une certaine mesure) selon des principes moraux. Ainsi, lorsque survient un acte particulièrement immoral tel qu'un enlèvement d'enfant ou un meurtre, on entend régulièrement les qualificatifs de « monstre » ou d'« inhumain ».

On a tendance à exclure hors de l'humanité ceux qui n'en respectent pas les règles fondamentales, c'est-à-dire la morale. La morale serait alors la condition même de l'humanité.

III/ Morale et liberté

A - La question de la liberté

1) Une liberté limitée

Pour certains, la liberté de l'homme est limitée : il n'a pas réellement le choix d'agir moralement ou immoralement. Il est en proie à des déterminismes intérieurs (comme les pulsions inconscientes) ou extérieurs (comme des impératifs sociaux).

Le déterminisme est une conception selon laquelle tout arrive en vertu d'une chaîne de causes et d'effets.

Ainsi, pour Freud, l'homme n'est pas entièrement maître de lui-même : « Le moi n'est pas maître dans sa propre maison ». En effet, le sujet est gouverné par **l'inconscient** qui est constitué de **désirs et de pulsions primitives**, que Freud nomme le « ça ». Ces pulsions sont d'origine biologique et sont régies par le principe de plaisir. Leur particularité est surtout d'avoir été refoulées en raison de leur incompatibilité avec la morale et les exigences sociales. **Puisque ces pulsions gouvernent le sujet, il lui est fondamentalement impossible d'agir librement et consciemment de manière morale.**

Freud donne des cas précis de pulsions immorales naturelles à tout homme. Le « **complexe d'Œdipe** » en est un exemple célèbre : il est défini comme le désir inconscient d'entretenir un **rapport sexuel avec le parent du sexe opposé** ainsi que d'éliminer le parent du même sexe, qui est vu comme un rival. C'est la vision d'un petit garçon qui tomberait inconsciemment amoureux de sa mère et voudrait, toujours de manière inconsciente, tuer son père. **Cette pulsion de l'inceste, même si elle correspond à un interdit moral et social, est universellement partagée par les hommes, qui en sont inconscients.**

2) Une liberté totale du sujet

Toutefois, beaucoup d'auteurs contestent la vision de Freud et défendent l'idée d'une liberté totale du sujet.

Ainsi, **Alain** se présente comme un **disciple de Descartes** et défend donc la liberté et la souveraineté de l'esprit. Il fait deux reproches principaux à la théorie de l'inconscient de Freud :

- Avant tout, il s'agit d'une **erreur théorique** car il est absurde d'affirmer l'existence de pensées inconscientes, de pensées auxquelles on ne pense pas.
- Mais surtout il s'agit d'une **faute morale** car elle permet de se dégager de la responsabilité de ses actions et de ses pensées : il est trop facile de trouver des excuses en l'inconscient et de dire « c'est plus fort que moi ».

La théorie de l'inconscient est une « idolâtrie du corps » car le seul déterminisme auquel la pensée est soumise vient des pulsions corporelles.

De même, **Sartre** critique la vision freudienne car il défend une **indétermination originelle** et donc une **liberté totale du sujet**. C'est l'existence et non l'essence qui définit le sujet : il est libre car il se définit uniquement par ses actions. Aucune norme ne peut prédominer sur l'action. L'inconscient n'existe donc pas ou n'est qu'un acte de « mauvaise foi », car il concerne ce que le sujet préfère ignorer. La psychanalyse qui traite la vie mentale comme **une chose, soumise à des déterminismes psychiques**, est inacceptable.

« L'existence précède l'essence. »

L'existentialisme est un humanisme, Sartre, 1945

B - La responsabilité morale

Si l'on considère que l'homme est libre, donc qu'il est capable de choisir la maxime de son action, alors il a une responsabilité morale. Puisqu'il sait différencier instinctivement le bien et le mal, il sait quels sont ses droits et ses devoirs et quels sont les « bons » actes et les « mauvais » actes.

Sartre explique en effet qu'un sujet libre devient forcément un sujet responsable. Puisque l'on peut décider librement de ses actions, c'est se voiler la face et faire preuve de mauvaise foi que de tenter d'échapper au sentiment de responsabilité. **En vérité, le sujet se doit d'assumer chacune de ses actions car il l'a accomplie en toute conscience et en toute liberté.** C'est pourquoi l'homme est « condamné à être libre ».

La responsabilité morale serait donc la conséquence immédiate de la liberté de l'homme.

« L'homme est condamné à être libre. »

L'existentialisme est un humanisme, Sartre, 1945

De même, pour Kant, il n'existe généralement pas d'excuse à faire le mal : **l'impératif catégorique s'applique inconditionnellement.** Parfois, on constate qu'il est difficile d'agir moralement à cause des conditions matérielles, et l'invocation des circonstances devient alors un prétexte pour ne pas agir moralement. Kant critique cette attitude : l'impossibilité matérielle de se conduire toujours moralement et de faire son devoir ne dispense jamais de **vouloir** le faire. **La responsabilité morale est incontestable et inconditionnelle.**

C- Le choix du mal

1) Un choix involontaire

Puisque l'homme est libre, il peut choisir le mal. Pourquoi agit-on parfois de manière immorale ? Pourquoi choisir le mal ? En fait, certains expliquent que ce choix est involontaire. Ils remettent donc en question la liberté d'action de l'homme.

Une première explication de ce choix involontaire peut être l'ignorance : le mal ne serait pas choisi de manière naturelle mais uniquement involontairement. Ainsi, **Socrate** affirme que « nul n'est méchant volontairement ». En effet, on ne peut pas connaître les principes moraux avec autant de certitude qu'on connaît des théorèmes mathématiques ou des lois physiques. Même Kant explique que **la raison pratique n'est pas aussi puissante ni perfectionnée que la raison théorique.**

Selon une deuxième explication, l'homme choisirait le mal de manière naturelle. Pour Freud, l'homme est par instinct un être doté d'« une forte somme d'agressivité » (*Malaise dans la civilisation*).

Hobbes explique également que l'homme est **naturellement méchant** : « A l'état de nature, l'homme est un loup pour l'homme » (*Léviathan*). S'il reprend la citation de Plaute de sa comédie *Asinaria*, c'est pour montrer que l'égoïsme de chacun fait que les hommes sont ennemis les uns des autres, et désirent tous dominer leurs semblables pour satisfaire leurs propres désirs. C'est pourquoi l'état de nature tel que le conçoit Hobbes s'apparente à une « **guerre de tous contre tous** ». Ce n'est que grâce au contrat social et aux lois que l'homme peut ensuite former une société.

L'homme choisirait donc le mal, non pas volontairement mais de manière instinctive et naturelle.

2) La recherche d'efficacité

Machiavel, lui, défend l'idée qu'il faut choisir le mal volontairement pour des raisons pratiques, dans un souci d'efficacité. En effet, l'important est la fin et non les moyens : on résume souvent la philosophie très pragmatique de Machiavel par la phrase « **La fin justifie les moyens** ». D'ailleurs, agir de manière morale est généralement moins efficace que l'inverse. C'est le premier principe du **machiavélisme**.

Le machiavélisme désigne dans le langage courant une conception de la politique prônant la conquête et la conservation du pouvoir par tous les moyens, y compris la manipulation.

Machiavel applique surtout cette philosophie à la politique, dans *Le Prince* (1513). Pour parvenir à sa fin (qui est le bien public), le dirigeant ne doit surtout pas suivre les valeurs morales. Lorsqu'elles gouvernent la politique, elles conduisent presque toujours à l'échec. Au contraire, le Prince doit les ignorer et « **doit apprendre à pouvoir n'être pas bon** ». Les trois préceptes principaux du machiavélisme sont donc « *Fac et excusa* » (Fais et justifie), « *Si fecisti, nega* » (Si tu l'as fait, nie-le) et « *Divide ut imperes* » (Divise pour régner).

Comme Machiavel, on peut donc choisir d'abandonner le bien dans un souci d'efficacité pratique